

## 18- L'incendie

« Tu vois, je ne suis pas morte, il y avait un grand arbre ; il s'était battu contre le Feu et il avait perdu, il était couché par terre, le Feu avait laissé des abeilles rouges qui le mangeaient. Je me suis approchée parce que c'était joli... » Elle saute du camion, elle se penche sur le bassin de la fontaine, près de l'église et elle plonge dans l'eau ses deux bras marqués de fumée. Elle est échevelée, les joues noircies. Ses yeux verts brillent comme des escarboucles. Elle regarde Serge bien en face avec un sourire carnassier où brillent ses dents très blanches. Elle rit. Il balance son casque trempé de sueur sur le siège, il la rejoint. Il voudrait la prendre dans ses bras comme tout à l'heure lorsqu'il l'a saisie à la frontière des flammes pour l'enlever, la ramener au village, en sécurité. Il ne peut pas devant tout ce monde, devant sa femme qui est là avec son fils de quelques mois dans son landau.

Presque tout le village est aussi dans la rue. Les visages sont tendus, la parole rare, le feu est si près des maisons ! Les canadiens grondent au-dessus des toits. La fumée masque les étoiles, ça sent fort le bois brûlé, ça écœure. Cette nuit de plein été transpire la peur. Serge retient son geste : planté à quelques mètres de la fille, la rage et le désir au fond des yeux, il dit simplement : « *Joli ? Ce n'est pas un spectacle Mademoiselle, nos maisons risquent d'y passer !* » Elle accroche son regard, il sait qu'elle comprend tout : la rage, le désir. Elle rit encore puis lui tourne le dos. Ses cheveux emmêlés croulent jusqu'à sa taille, ses hanches se balancent dans le short en jeans déchiré qui dévoile ses jambes nues, égratignées par les ronces. Elle part, ses pieds dansants chaussés de baskets jadis blanches.

Il se souvient, c'était il y a quelques mois, au tout début printemps. Il était allé visiter un verger d'amandiers qu'il possède dans la colline, un joli champ en pente avec une source. C'était son rendez-vous d'amour avec ses arbres, un rendez-vous annuel qu'il n'aurait manqué pour rien au monde. Il les retrouverait, fleuris de blanc sur leurs branches noires, comme un premier sourire de la colline après l'hiver. Il vérifierait le canon de la source, s'assiérait un moment pour contempler le village, la plaine et ses jardins en contrebas. Tout ce territoire qui l'avait vu naître, qui était sien, sur lequel il faisait métier de veiller. La saison du gros travail commencerait bientôt : l'été, sec au-delà du possible, les nuits à la caserne, les alertes répétées et la lutte épuisante contre l'hydre aux cent gueules de flammes, le danger. Il

refusait d'y penser déjà. Il avait plu la veille, la fraîcheur de l'hiver s'attardait. Un bel hiver qui lui avait amené un petit enfant tout neuf.

Passé la dernière restanque, juste sous ses amandiers, il avait vu d'abord la caravane attelée à une voiture hors d'âge, puis, près de la source et il l'avait vue, elle, qui faisait sa petite vaisselle accroupie devant le bassin de pierre. Le sang de Serge n'a fait qu'un tour : « *Faut pas vous gêner ! Camping sauvage sur une propriété privée ! Qui vous a donné la permission ? Vous êtes chez moi !* »

Elle s'était relevée lentement, le soleil levant lui montait dans le dos. A contrejour, dans la chemise en coton blanc brodée à l'ancienne, on ne pouvait rien ignorer des seins légers, des hanches souples, des longues jambes fuselées, de la peau dorée qui la couvrait toute. Sous les cheveux bouclés relevés à la diable, les yeux verts brillaient « *Pardon* » avait-elle dit, « *Mais je ne fais rien de mal ! Je me suis installée là pour l'eau. Je fais du woofing à la ferme Froment, là en bas. Je serai partie à la fin de l'été. Je peux vous payer un petit loyer pour le pré si vous m'autorisez à rester ?* » Et elle était venue vers lui, essuyant sa main sur sa hanche avant de la lui tendre « *En attendant, pour me faire pardonner, je vous offre un café, je viens de le faire.* »

Abasourdi, Serge la regardait, changé en statue de sel. Tout lui montait au cœur, lui explosait au ventre, elle était là, comme chez elle, sans honte et sans peur. Elle semblait issue de la source avec ce naturel, cette sauvagerie, sa beauté de fille du vent. Alors il s'était approché, il avait pris la tasse pleine d'un café noir, brulant, qu'elle lui tendait. Un incendie venait de s'allumer en lui qu'il se savait impuissant à éteindre, et, bien sûr, elle l'avait compris.

Il montait presque tous les matins. Il quittait à pas de loup le petit appartement, abandonnant sa femme épuisée par le bébé qui dormait mal, qu'il fallait nourrir la nuit. Il montait à la colline la fièvre au corps, la rage au cœur. Il se maudissait, mais il montait. Elle l'attendait sous les amandiers. Sur son ventre brun de bohémienne, les pétales blancs détachés par le souffle du vent se posaient, il les faisait glisser de la main avant d'y mettre les lèvres. « *Sorcière, ce n'est pas du café que tu m'as fait boire, le premier jour* », disait-il, la bouche enfouie dans ses cheveux, avant de se laisser aller à la petite mort. Puis il redescendait prendre son service à la caserne, éccœuré de lui, mais pas encore rassasié d'elle. Ce n'est pas tant qu'elle était belle, cette fille... La douce femme blonde qui l'attendait à la maison, son fils contre son sein, l'était aussi, peut-être même plus et bien plus tendre, elle était sa vie... Mais cette fille-là, cette sauvageonne, c'était la colline même : le thym en fleur, les cistes

froissés aux pétales rosés comme ses paupières, les iris nains, les asperges sauvages, les odeurs mêlées de résine, d'humus, de pierre brûlante, c'était les aiguilles neuves des pins, l'irrésistible montée de sève. C'était ses errances de Robinson quand il était encore un garçon libre, empli de forces neuves et sans entraves ... En lui faisant l'amour, il embrassait le monde.

Ainsi en mai, puis en juin, en juillet. On jasait sur elle au village. Trop belle, trop seule, trop gaie. Les femmes surtout s'enrageaient : elles voyaient bien l'effet qu'elle faisait à leurs hommes. Les allusions, les sous-entendus salaces, les paroles pointues glissaient sur elle comme l'eau sur l'oiseau. Elle traversait le village en ignorant les gens, remontait à sa caravane et s'asseyait au bord du paysage, puis elle s'endormait sous les arbres. Dans son sommeil, elle souriait.

On commençait à se poser des questions : Serge était bien honnête, bien arrangeant, mais pourquoi l'avait-il laissé s'installer dans son champ ? Au salon de coiffure, on creva l'abcès. La jeune mère se faisait coiffer pour la première fois depuis la naissance de l'enfant qui reposait dans son landau, au fond du salon, sous une moustiquaire. Il y avait là Jocelyne, la coiffeuse, Madame Rambert, la femme du boucher, une blonde opulente qui parlait haut et Josiane, l'apprentie. Madame Rambert attaqua la première, alors que Jocelyne préparait la teinture et que Josiane lui entourait ses mèches de papier aluminium. « *Je sais que vous avez été bien occupée, ma petite, avec ce jeune homme !* » (Regard attendri vers le landau) « *Mais vous devriez en toucher deux mots à votre mari. On sait que c'est par gentillesse, mais il ne devrait pas permettre à cette inconnue de camper sous vos arbres, et vous non plus. Vous avez tout intérêt à ce qu'elle s'en aille ! Vous l'avez seulement regardée, celle fille ?* » Et après un petit silence : « *On dit que votre époux monte souvent à ses amandiers, ces jours...* »

Oui, elle l'avait vue, la fille : rayonnante, mince, dorée, superbe ; et elle se voyait, elle, épaissie par sa grossesse, le visage pâli, vieillie par les nuits sans sommeil et fatiguée, tout le temps fatiguée ... Ce soir, elle parlerait à Serge, elle serait coiffée, elle abandonnerait son jogging avachi pour une vraie robe, une robe d'avant l'enfant. « *Et tiens, Josiane, j'y pense, tu ne veux pas te faire quatre sous ? J'ai envie d'aller au restaurant avec mon mari ce soir, tu ne pourrais pas me garder le petit ?* » *Bravo ma petite* » dit Mme Rambert et Jocelyne approuva, hochant vigoureusement la tête. « *Avec plaisir, Madame Serge,* » dit Josiane.

Quelques soirs plus tard, alors que Serge rentrait à peine de sa ronde et qu'ils se mettaient à table sur leur minuscule terrasse, la sirène de la caserne se mit à mugir. En même

temps, le portable de Serge sonna. « *J'arrive* » dit-il « *Pardon ma puce mais il faut que j'y aille, on signale un départ de feu Chemin de Bellevue, et il y a mistral ce soir* » « *Bien sûr, mon chéri, ne t'inquiète pas pour moi, et surtout sois prudent !* » Un sourire, un baiser, Serge était parti.

Ce fut une nuit infernale, les pins flambaient comme des torches, s'abattaient sur les chênes et les taillis. Le feu volait, embrasant la cime des arbres, il courait, sournois, le long de leurs racines. Il n'avait pas plu depuis le printemps, la colline était sèche comme de l'amadou et le mistral, démoniaque, attisait les flammes. Très vite Serge et ses hommes furent débordés, des renforts arrivèrent de Marseille et la ronde des canadais commença. C'est en toute fin de nuit, à la prime aube, que Serge vit la fille. Elle était arrivée à se faufiler jusqu'à la ligne de feu et elle contemplait l'incendie, fascinée. Il l'avait arrachée à la colline, fourrée dans son camion, et redescendue au village. « *Tu vois, je ne suis pas morte..* », lui avait-elle dit...

L'incendie était criminel, on le sut très vite. Les gendarmes ont enquêté. Ils sont montés aux amandiers et ils ont retrouvé les bidons d'essence vides sous la caravane de la fille. Ils l'ont cueillie ce soir, à l'épicerie, alors qu'elle faisait ses courses après le travail.

Serge est assis à la terrasse du café. Son service terminé, il boit un demi avec des collègues avant de rentrer. Quand elle passe devant lui, menottée, tenue aux coudes par deux gendarmes, elle plante son regard dans le sien, son regard vert. Le visage fermé, il détourne les yeux. Ça n'a pas été facile, mais il a choisi. Il a fait ce qu'il devait. Il se demande seulement si elle sait, si elle a compris qui a mis le feu à la colline et planqué les jerricanes sous sa caravane. Quand les gendarmes la poussent dans leur fourgon, elle trébuche, elle a comme un pas de côté pour fuir, à demi tournée vers lui. Elle est immédiatement maîtrisée, poussée sur le siège.

Serge baisse la tête, pose sa canette et porte ses mains à son visage. C'est cette foutue odeur d'essence... Malgré tout le savon du monde, il n'arrive pas à se la sortir de la peau.

L'incendie

Caractères espaces compris : 10 524